

Antiquités nationales

M. Christian GOUDINEAU, professeur

I. COURS

Le cours a été consacré à deux thèmes. Nous avons d'abord poursuivi la recherche sur « la Gaule après la défaite d'Alésia ». D'autre part, dans la continuité de l'exposition organisée à Lyon sur la religion celtique en Gaule, dont nous avons assuré le Haut-Commissariat, nous avons présenté les données essentielles mises en lumière à cette occasion. Le premier thème devant être poursuivi durant les prochaines sessions, nous nous attacherons ici au thème de la religion.

En Grande-Bretagne coexistent quatorze organisations druidiques. En Allemagne, le *Deutscher Druiden-Orden*, un temps interdit par les nazis, existe depuis 1872. En France, l'ordre druidique des enfants de la terre professe son « druidisme polythéiste » tandis que l'Ordre monastique d'Avallon est classé parmi les « mouvements sectaires de 50 à 500 adeptes » dans le rapport parlementaire français sur les sectes. La ville d'Olympia aux États-Unis abrite les *Zen druids*, tandis que celle de Saint-Louis est la patrie des *Hassidic druids*, etc. Souvent délirant, parfois dangereux, le néodruidisme est un signe parmi d'autres de la fascination qu'exercent les mystérieuses activités religieuses de « nos ancêtres les Gaulois ».

Pour autant, que peut-on en dire de nouveau ? Peut-on traiter aujourd'hui de religion gauloise autrement qu'on l'a toujours fait ? D'après quels éléments ? Il s'agit de faire le point sur les fouilles et la réflexion des chercheurs.

Afin de percevoir le neuf, il fallait commencer par rappeler l'ancien, c'est-à-dire les clichés qui sous-tendent la perception moderne de la religion celte. Pendant longtemps, la religion gauloise n'a suscité qu'un intérêt réduit. À la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle, seuls les druides étaient parfois invoqués pour des motifs plus politiques que religieux : c'étaient des théologiens et des savants dont la société reconnaissait le rôle et que respectaient les pouvoirs. L'établissement de la monarchie absolue les fit revenir au rang de simples membres d'un clergé présidant à des croyances et à des actes dont les textes grecs et latins

rapportaient l'étrangeté et la barbarie — avant tout, les sacrifices humains. Certains auteurs établirent des rapprochements entre les mœurs de ces Gaulois et ceux que faisaient connaître les explorateurs du Nouveau Monde chez les Indiens d'Amérique ou chez les Incas. Ce mouvement comparatiste fut particulièrement vif en Angleterre, probablement parce que la conquête et l'annexion de l'Irlande mirent en lumière des « traits celtiques » dont l'archaïsme renvoyait aux « sauvages » des nouveaux continents. En France, *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert conclut ainsi l'article consacré aux Gaulois :

« Les mœurs des *Gaulois* du temps de César, étaient la barbarie même ; ils faisaient vœu, s'ils réchappaient d'une dangereuse maladie, d'un péril éminent, d'une bataille douteuse, d'immoler à leurs divinités tutélaires, des victimes humaines ; persuadés qu'on ne pouvait obtenir des dieux la vie d'un homme, que par la mort d'un autre. Ils avaient des sacrifices publics de ce genre, dont les druides qui gouvernaient la nation étaient les ministres. Ces sacrificateurs brûlaient des hommes dans de grandes et hideuses statues d'osier faites exprès. Les druidesses plongeaient des couteaux dans le cœur des prisonniers, et jugeaient de l'avenir par la manière dont le sang coulait : de grandes pierres un peu creuses, qu'on a trouvées sur les confins de la Germanie et de la Gaule, sont, à ce qu'on prétend, les autels où l'on faisait ces sacrifices. Si cela est, voilà tous les monuments qui nous restent des *Gaulois*. Il faut, comme le dit M. de Voltaire, détourner les yeux de ces temps horribles, qui font la honte de la nature. »

À une époque où nul n'a idée de la chronologie de la préhistoire, l'intérêt naissant pour les vestiges des temps passés conduit à attribuer aux Gaulois les monuments mégalithiques. Stonehenge ou Avebury en Angleterre étaient *The temples of the Druids* (titre d'un ouvrage paru en 1743), il en allait de même pour les alignements de Carnac.

Enfin, un rôle éminent doit être accordé au pré-romantisme. En créant les figures du barde-guerrier Ossian et de la druidesse Velléda, MacPherson et Chateaubriand mettent l'Europe entière sous le charme d'une poésie empreinte de violence, de cruauté, d'amour, de religion barbare mais élevée.

À la fin du XIX^e siècle, les manuels scolaires diffusent un message qui offre la synthèse de ces traits disparates. Ainsi le fameux *Petit Lavisse* :

« Religion des Gaulois. Les Gaulois, comme tous les ancêtres des peuples européens, avant qu'ils eussent reçu la lumière du christianisme, n'avaient que des notions très imparfaites sur la divinité. Leur culte, au lieu de s'élever jusqu'au Créateur, s'adressait aux objets créés. Ils faisaient Dieu tout ce qui leur paraissait grand, surprenant ou admirable. Ils croyaient à un dieu du tonnerre, à un dieu des montagnes, à un dieu des forêts, à des dieux de la guerre, du commerce et des arts, de la poésie et de l'éloquence. Leurs prêtres, qu'on appelait des druides, étaient très puissants et très respectés. Ils enseignaient qu'après la mort l'âme passe dans un autre corps ; cette croyance inspirait aux Gaulois un grand mépris de la mort, et augmentait leur bravoure naturelle. Mais leur religion était cruelle, et ils immolaient des victimes humaines. Quand un chef venait à mourir, on brûlait avec lui tout ce qui lui était cher, et même ses esclaves. Il reste dans notre pays, surtout dans les départements de l'ouest et du centre, des monuments du temps des Gaulois. Ce sont des pierres qui tantôt sont fichées en terre et alignées en

longues avenues, tantôt rangées en cercle, ou bien placées les unes sur les autres de façon à former une sorte de table. »

Ces lignes, ou leur équivalent, ont été mémorisées par des dizaines de millions d'écoliers, dont font encore partie les octogénaires, septuagénaires et peut-être même les sexagénaires d'aujourd'hui.

Pourtant, même si les manuels n'en faisaient pas état, il avait été démontré dès les années 1860-1880 que les mégalithes appartenaient à d'autres civilisations que celles des Celtes. Du coup, ceux-ci se trouvaient démunis de tout monument de type religieux ! Aussi se développa le thème d'une religion « naturiste » : les lieux sacrés, c'étaient telle montagne, telle source, tel gué, tel lac, telle clairière. Ajoutez à cette conception le fameux texte de Pline l'Ancien indiquant qu'il revenait aux druides de cueillir le gui (avec une serpe d'or) « le sixième jour de la lune », et vous vous trouvez face à une religion totalement atypique (surtout pour l'antiquité et s'agissant d'un peuple indo-européen), interprétable à merci.

Tout a changé il y a à peine une trentaine d'années, avec la fouille de ces structures qu'on a appelées les « sanctuaires belges », parce qu'elles sont situées sur le territoire que Jules César attribue à cette fraction des Celtes qui se fixèrent en Gaule du Nord à partir de la fin du IV^e siècle avant J.-C. Probablement pour s'approprier symboliquement les terres qu'ils venaient de conquérir, ils édifièrent des ensembles dont la conception est proche des schémas gréco-romains. Un enclos, de dimensions variables, constitue l'espace sacré. Il est matérialisé par un mur de bois et de torchis et par des fossés. Divers aménagements attestent sa nature sacrée : orientation de l'entrée, porches portant des trophées (crânes humains, armes et équipements militaires, roues de char, etc), petit bois sacré, autels creux recouverts d'une sorte de dais sur poteaux, etc. Par milliers, les ossements d'animaux concrétisent les sacrifices. Des armes (prises à l'ennemi ?) ont été consacrées à la divinité selon le rite (connu en Grèce et en Italie) de l'« anathème » (on attache l'arme à un support en hauteur jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même, ses fixations s'étant altérées avec le temps).

Au fil des années, d'autres sanctuaires vinrent s'ajouter aux trouvailles de Gournay-sur-Aronde. Celui de Ribemont-sur-Ancre célébrait une importante victoire militaire, réservant des traitements bien différents aux morts selon leur camp (vaincu ou vainqueur). À Fesque, à côté du sanctuaire, s'étendait un vaste espace probablement destiné aux assemblées politiques. Le long de l'enceinte qui délimitait ce lieu, de petites fosses contenaient les restes de paires de jambes humaines en position debout ; celles d'individus suppliciés, pendus ou crucifiés, c'est-à-dire condamnés à la peine capitale.

À Acy-Romance, dans les Ardennes, a été intégralement fouillé un village gaulois de quinze hectares. Il comportait plusieurs zones cultuelles. Une grande place de 3 500 m², délimitée par une clôture, servait à la tenue de banquets dont témoignent les restes de bœufs et de chevaux. Des bâtiments sont interprétés

comme des temples. Là encore, des restes humains ont été trouvés dans une série de petites fosses, attestant des manipulations postérieures à une mort violente.

Sur le grand *oppidum* du Titelberg (Luxembourg), capitale du peuple des Trévires, on a trouvé d'autres types de structures, notamment un système de couloirs qui rappelle les *saepta* d'Italie, c'est-à-dire des installations de vote. Par ailleurs, on suit l'évolution d'un grand monument primitivement en forme de halle, qui va se « romaniser » progressivement et devenir, au début du II^e siècle après J.-C., un superbe *fanum* gallo-romain.

Les « nouveautés » ne concernent pas seulement la Gaule septentrionale. Citons, au cœur de l'Auvergne, un cas très révélateur : celui de Corent, sans doute chef-lieu des Arvernes avant la guerre des Gaules. Au centre de l'agglomération, un vaste ensemble, clos de hauts murs, regroupe des bâtiments consacrés aux cultes, des espaces libres destinés aux rassemblements et aux banquets. Des tonnes d'ossements animaux, des milliers d'amphores italiques sabrées, des installations de boucherie et de cuisine suggèrent l'intensité (au moins périodique) des « repas sacrificiels ». Mais certaines découvertes invitent à conférer au sanctuaire des rôles complémentaires : des creusets de fondeur, des coins en bronze et en fer, des balances d'orfèvre prouvent d'abondantes émissions monétaires en bronze, en argent et en électrum (mélange d'or et d'argent), certaines de ces monnaies connaissant une diffusion régionale, voire plus étendue, d'autres au contraire étant strictement réservées au proche environnement. Des jetons — parfois de simples rondelles taillées dans des tessons de céramique — peuvent représenter des « tickets d'entrée » offerts par les pouvoirs publics ou par des puissants, permettant de prendre part soit à des assemblées politiques soit à des banquets. D'autres objets se réfèrent probablement à des usages divinatoires. Corent constitue une sorte de *digest* rassemblant tous les éléments trouvés sur d'autres sites.

Quant aux régions méridionales, celles qui constitueront ultérieurement la province romaine de Narbonnaise, elles aussi ont fourni leur lot de nouveautés. D'abord, se sont multipliées les trouvailles de « dépôts sacrés » remontant aux IX^e-VIII^e siècles avant J.-C., une pratique qui dura jusqu'à la conquête. Plus important encore : l'attestation de « cultes héroïques » en des lieux où s'établirent ensuite des agglomérations protohistoriques. Des statues de « héros » qu'on attribuait à des périodes récentes (III^e-II^e siècles) ont été « redatées » selon de nouveaux critères stylistiques ou iconographiques, certaines « remontant » jusqu'au VI^e siècle avant J.-C. De ce fait, on considère que certains lieux de culte ont été désacralisés lors de la création de nouveaux établissements humains, mais les anciennes statues ont été recueillies et installées dans des bâtiments *d'un nouveau style* — de même que nous voyons aujourd'hui des vierges romanes dans des églises du XVIII^e siècle. Les grands « portiques » méridionaux associent vie religieuse et vie publique.

Parvenu à ce stade, soulignons à quel point tout suggère une image de la religion gauloise différente de celle qui était, récemment encore, à l'honneur. Notons d'abord que des différences régionales existent. Ensuite, au lieu de célébrer dans la nature, les Gaulois, comme tous les peuples antiques, le faisaient dans des sanctuaires bien délimités ; certaines des cérémonies qu'ils y tenaient étaient non seulement collectives, mais strictement organisées ; nombre de rites, comme l'« anathèma », ou encore la forme de certains bâtiments religieux, rapprochent clairement les pratiques religieuses celtes de celles qui existaient dans le monde gréco-romain.

Et les dieux ? Ils paraissent étrangement absents de l'analyse. Mais rappelons-nous l'épisode du chef gaulois Brennus entrant dans le sanctuaire de Delphes en 291 avant J.-C. et éclatant de rire, tant lui paraissait absurde l'idée de représenter les dieux ! Il semble bien que l'absence de représentation des dieux ait été une originalité gauloise. De fait, les témoignages iconographiques gaulois — notamment de grandes statues de bois probablement habillées de vrais vêtements et porteuses de bijoux ou d'armes — appartiennent à la fin de l'indépendance (la période précédant de peu la conquête romaine).

Ce retournement des perspectives — non plus une religion « naturiste », mais une religion constituée, organisée — s'accorde mieux avec les déclarations des auteurs gréco-romains. Du coup, surgit la possibilité d'interpréter d'une façon nouvelle les indices d'activités religieuses laissés par les Gaulois. En voici un exemple, parmi les plus frappants : celui du très célèbre objet qu'on appelle improprement « le chaudron de Gundestrup ».

Il a été trouvé en 1891, dans une tourbière du Himmerland (Jutland, Danemark), ou plutôt on a découvert par hasard les plaques d'argent qui le constituaient. Ce bassin, manifestement cultuel, mesurait à l'origine 69 cm de diamètre et pesait plus de 9 kg. Son fond comportait un taureau réalisé en haut-relief avec deux orifices pour les cornes (perdus), entouré de motifs de plus petite taille. L'intérieur était constitué de six plaques rectangulaires, l'extérieur de huit plaques presque carrées. Manquaient deux plaques, l'une intérieure, l'autre extérieure.

L'observation des armes et des ornements renvoie à la fin du II^e ou à la première moitié du I^{er} siècle avant J.-C. Où fut-il fabriqué ? Le style suggère une origine « thraco-gète » (la Bulgarie actuelle). Mais nombre de motifs trouvent des analogies dans le répertoire celtique occidental. Donc, une commande en provenance de Gaule et exécutée par des artisans thraces — mais où : en Thrace, en Gaule ? Et pourquoi ces plaques se retrouvent-elles au Danemark ? Autant de questions qu'on ne résoudra sans doute jamais.

Que signifient les scènes et les figures représentées sur ces plaques ? On voit des personnages anthropomorphes et des animaux, ces derniers, pour la plupart sauvages, exotiques ou mythiques. Aucune action : l'observateur a l'impression de se trouver face à des « scènes de genre », à des « logos ». Comment rendre compte d'un ensemble aussi étonnant ? Plusieurs auteurs s'y sont essayés, tentant

de recréer une « mythologie » celtique dont le « chaudron » serait l'illustration. La reconstitution la plus aboutie, celle que proposa J.J. Hatt il y a une cinquantaine d'années, y voit la « geste » d'une grande déesse-mère qui épouse successivement le dieu du ciel et le dieu de la terre, ce dernier apparaissant, suivant les saisons, tantôt sous une forme humaine, tantôt sous une forme hybride, moitié homme-moitié cerf. Divers épisodes s'enchaînent, relatifs au combat entre les deux époux de la déesse. D'autres récits ont été imaginés par d'autres exégètes. Tous se heurtent à la même objection : à l'évidence, les scènes que nous voyons ne peuvent se référer à des actions, donc à un quelconque récit. C'est ici que le renversement des conceptions sur la religion gauloise autorise de nouvelles interprétations.

Pour nous guider, commençons par réécouter plus attentivement César : « Les druides dissertent abondamment sur les astres et leurs mouvements, sur la grandeur du monde et de la terre, sur la nature des choses, sur la puissance des dieux immortels ». Par ailleurs, nous disposons à la fois de textes ou de représentations de l'époque gréco-romaine, qui se réfèrent à l'observation du ciel. Ainsi, le fameux « Atlas Farnèse », un marbre du II^e siècle après J.-C., montrant le Titan Atlas soutenant l'Univers. Sur le globe, sont figurées quarante et une constellations : celles du Zodiaque et d'autres dont plusieurs nous sont encore familières. D'autres « sphères » gréco-romaines offrent des images analogues mêlant figures anthropomorphes, animaux réalistes ou mythiques.

Le lecteur a compris où je voulais en venir : et si le « chaudron » mettait en scène des situations astronomiques et représentait les constellations telles que les druides celtes les avaient définies ? Je reprends ici des idées avancées naguère par un collègue spécialiste d'autres domaines mais passionné par les mythes et par leur rapport à l'astronomie : Paul Verdier. Observons le fond du vase. On y voit une plaque circulaire concave, dont les deux tiers sont occupés par un grand taureau couché pourvu d'une très belle tête (au front orné d'une rosace). On distingue les trous destinés à l'implantation des cornes — qui pouvaient être d'un autre métal : en or ? L'animal est couché sur une sorte de litière végétale faite de feuilles de lierre et des fleurs d'une papilionacée. Dans la partie supérieure de la plaque, on voit un homme à queue de cheval, vêtu d'un justaucorps, dans une posture curieuse (de danse ? de combat ? de repos ?), la tête vers la gauche, les pieds vers la droite ; son bras droit est armé d'une épée. À ses côtés, court un chien, queue relevée. À l'opposé, sous les sabots arrière du taureau, un ours ou une ourse à la renverse est roulé(e) en boule sur le dos. À sa gauche, un lézard ou un dragon de petite taille, la queue orientée vers la droite, semble séparer le semis de feuilles de lierre de celui des fleurs.

Le Taureau, l'un des signes du zodiaque, est présent dans de nombreuses mythologies. Les Ourses figurent dans la liste de Ptolémée au II^e siècle. Le Lézard n'est pas mentionné par Ptolémée, mais le Dragon oui (c'était le monstre qui gardait les pommes d'or du Jardin des Hespérides). Quant au Chien, Ptolémée en mentionne deux, comme pour les Ourses, un Grand et un Petit, qui, selon la

mythologie grecque, accompagnaient le chasseur géant Orion, né de la Terre. Or, si l'on compare la posture du personnage humain aux représentations de l'Atlas Farnèse et des deux « sphères célestes », nul doute qu'il s'agisse bien de celui-ci.

L'association de ces cinq constellations est-elle possible dans un ciel observable ? Tout à fait et, de nos jours encore, on pourrait en faire l'expérience. Sauf que ces constellations ne se présenteraient pas dans les mêmes positions. De même qu'on a pu dater l'état du ciel de l'Atlas Farnèse du II^e siècle avant J.-C., de même on peut dater celui qui figure ici, mais il faut remonter beaucoup plus haut dans le temps, vers 2300-2100 avant J.-C., où la carte du ciel « reproduit » en quelque sorte la plaque. Du coup, nous obtenons l'explication du semis de feuilles et de fleurs : il représente la Voie Lactée.

L'interprétation la plus simple est fournie par l'observation du Taureau, dont la posture est telle (train avant déformé, avachissement du corps) qu'on le penserait mort. Or, c'est précisément vers 2200 que s'effectue le passage de l'ère du Taureau à l'ère du Bélier, une date qui a été considérée comme fondamentale par les civilisations du Moyen Orient. De ce fait, on pourrait formuler l'hypothèse que ce passage constituait la date originelle du calendrier celtique.

Peu importe que l'hypothèse soit ou non avérée. L'important, c'est qu'aujourd'hui on puisse en formuler de telles ! En trente années, la religion gauloise a gagné un statut qui la place au même niveau que les autres religions de l'Antiquité.

II. SÉMINAIRES

Les séminaires ont porté sur :

— Découvertes récentes à Marseille, avec M. Manuel MOLINER, *Archéologue de la Ville de Marseille*.

— L'oppidum de Murviel-lès-Montpellier, avec M. Patrick THOLLARD, *Maître de Conférences à l'Université Paul Valéry*.

— Les fouilles récentes de Toulouse, avec M. Michel VAGINAY, *Conservateur Régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées*, et avec M. Jean CATALO, *Ingénieur à l'INRAP*.

— Recherches récentes à La Graufesenque (Millau), avec M. Daniel SCHAAD, *Ingénieur de Recherche au Service Régional de l'Archéologie de Midi-Pyrénées*.

III. RESPONSABILITÉS, ACTIVITÉS, MISSIONS

Le Professeur a été renommé au Conseil d'Administration de l'Institut National de Recherche Archéologique Préventive (INRAP). Il est membre du Comité scientifique de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme d'Aix-en-

Provence, et de celui de la Carte Archéologique de la Gaule (CNRS, MEN, Culture).

Le Professeur est allé en mission pour des séminaires, des conférences ou des colloques, à Autun, Nevers, Orléans, Dijon, Caen, Millau, Francfort, Nantes, Lyon, Paris (Colloque INRAP), Pont-du-Gard, Londres, Aix, Bibracte, Bordeaux, Corent, Strasbourg, Metz, Évreux, Bruxelles, Draguignan, Privas, Tours.

Il a présidé plusieurs jurys de thèses.

IV. PUBLICATIONS

Ouvrages :

— *Bibracte, archéologie d'une ville gauloise* : supervision de l'ouvrage et préface, Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray, 2006.

— Die Mär von heiligen Hain, *Spektrum der Wissenschaft*, 2007, Heidelberg.

— Le mythe gaulois, *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, 7, 2007, p. 16 sq.

— Livre de poche : *L'Enquête de Lucius Valérius Priscus*, Actes Sud-Babel 2007.

— Théâtre : *L'Unité 64*, Actes Sud Papiers, 2007.

Nombreux interviews, articles ou interventions dans la presse écrite et audiovisuelle.